

P
A
N

11495

Stammaricus Pann

H. Swandorpbein

2 Leiden new postmodern

LE POSITIVISME

autor

ET

LES NATIONS OPPRIMÉES

~~~~~

11495

### DISCOURS

prononcé à l'inauguration de la statue d'Auguste Comte  
le 18 mai 1902 (séance de l'après-midi)

Par M. W.-M. Kozlowski

---

EXTRAIT

De la REVUE OCCIDENTALE

(N° de Juillet 1902.)

---

VERSAILLES

IMPRIMERIE AUBERT

6, Avenue de Sceaux, 6

—  
1902

<http://rcin.org.pl>



11495

# LE POSITIVISME

## ET LES NATIONS OPPRIMÉES



11495

Discours de M. W.-M. Kozlowski.

MESDAMES ET MESSIEURS,

Au moment où toutes les nations payent le tribut de piété et de reconnaissance à l'illustre fondateur du Positivisme, dont les idées influencèrent si profondément le monde civilisé, j'ai l'honneur, peu mérité, de parler au nom de la nation polonaise, si proche naguère du « peuple universel » duquel sortit Auguste Comte. Il me semble que le meilleur moyen de rendre hommage à la mémoire du grand homme au nom de ma patrie, c'est de rappeler ce qu'elle est redevable à la doctrine positiviste et d'esquisser ce qu'elle peut en attendre encore, selon des conjectures probables.

La philosophie positive commença à se répandre en Pologne quelques années après l'affreux échec de la dernière lutte sanglante pour son indépendance, celle de 1863, la dixième ou la onzième depuis un siècle. Les forces de la nation étaient momentanément épuisées. Les malheurs du pays étaient à leur comble. Les horreurs de l'oppression, près de cent mille victimes, formant l'élite de la nation, massacrées, incarcérées ou déportées en Sibérie, le pays dévasté, les propriétés confisquées, le terrorisme militaire régnant partout, — tout cela produisit une dépression extrême de la vie nationale. Ce fut le Positivisme qui vint apporter un souffle nouveau, qui parvint à ranimer la vie intellectuelle de la société.

En 1868 parut la première exposition du système, faite par Krupinski. Elle éveilla l'attention et inaugura toute une série d'études, qui se suivirent rapidement, ainsi que les articles polémiques combattant les doctrines religieuses surannées au nom

PAN 11495



<http://rcin.org.pl>



du Positivisme. Ce dernier devint bientôt un mot d'ordre de tous les éléments progressifs dans leur lutte avec le conservatisme et la routine.

La Pologne fit ses premières luttes pour l'indépendance au nom des principes de la philosophie politique du xviii<sup>e</sup> siècle ; elle les avait continuées pendant la plus grande partie du xix<sup>e</sup> siècle, sous les auspices de la poésie romantique, impressionnée d'héroïsme et d'une nuance prophétique sous l'influence de ces mêmes luttes et des malheurs du pays. Elle revint au principe philosophique après le dernier désastre. Ce principe, en substituant le tribunal calme et positif de la raison aux entraînements de l'imagination et du cœur, servit de base à un nouveau programme politique et social, qui est connu sous le nom de « programme organique ». Il tendait à relever le pays sous le double point de vue : intellectuel et économique, pour guérir ainsi les plaies fraîches de la dernière défaite. Il tendait surtout à relever le niveau intellectuel, moral et économique du peuple.

Ce programme, qui attira les meilleures forces de la nation vers un travail culturel en les détournant de tentatives révolutionnaires, impossibles dans l'état où se trouvait le pays, ou bien vouées d'avance à l'insuccès, fit son œuvre, si bien que, en l'espace d'une vingtaine d'années, la vie intellectuelle et économique put reprendre son cours et se développer même rapidement, malgré tous les obstacles d'une oppression toujours croissante.

Le Positivisme n'a pas seulement donné une impulsion à la pensée scientifique, impulsion dont je vous épargnerai l'énumération des fruits, en me bornant à rappeler le nom de notre sociologue et historien si distingué, et connu aux cercles avancés de Paris, M. Boleslas Limanowski, que je vois dans la salle. Le Positivisme, par le programme organique, fit beaucoup plus que cela : il apprit à toute une génération qu'il est possible de travailler pour le progrès et l'indépendance future de son pays sans recourir aux armes ni aux conspirations ; qu'il est même indispensable de s'adonner à un travail préparatoire pour rendre possible, un jour, ce but définitif.

Le programme dit organique indiqua mille travaux modestes, sans résultats retentissants et immédiats, mais qui, dans leur totalité et par l'addition des efforts individuels, produisaient

des effets très considérables. C'était l'application à la politique de la même méthode qui servit comme principe d'explication à Lyell et à Darwin, en substituant l'action longue et continue des causes insignifiantes et multiples à l'ancienne théorie des cataclysmes et révolutions.

Tels furent les services que la philosophie positiviste rendit à la Pologne. Du domaine sûr de l'histoire, nous passons à présent aux conjectures moins certaines concernant le futur, pour tenter d'évaluer ce que la Pologne peut encore espérer du Positivisme.

Mais d'abord, ce concours des mots : Pologne et espoir, ne paraît-il pas étrange? Ne contient-il pas une contradiction immanente?

J'entends parfois les étrangers mal renseignés me demander : « La Pologne existe-t-elle encore? Les Polonais ne sont-ils pas résignés à devenir Russes, Prussiens, Autrichiens? »

La Pologne existe-t-elle? Mais n'est-ce pas par les fruits que nous reconnaissons la plante? Eh bien! ces fruits, ils vous sont bien connus. Dans la science, dans l'art, dans la littérature, vous rencontrez des noms polonais, des noms comme ceux de Chopin, de Moniuszko, de Paderewski, de Szarvenka, de Moszkowski; de Mickiewicz, de Slowacki, de Krasinski, de Sienkiewicz, d'Orzeszko, de Konopnicka; de Siemiradzki, de Matejko, de Joseph Brandt; de Wroblewski, de M<sup>me</sup> Skłodowska, et tant d'autres, trop connus pour que j'aie besoin d'en parler plus longuement. Quelle est donc la sève qui nourrissait et qui nourrit ces esprits? N'est-ce pas l'âme nationale, le sentiment patriotique du peuple? Et si vous consultez de près les œuvres de nos génies, vous verrez bien que tout ce qui s'y trouve de beau, de grand, de sublime, est produit par l'idée patriotique qui les domine, par le sentiment douloureux des souffrances du peuple, par la foi inébranlable en son avenir, par l'essor tout-puissant des âmes vers ce futur heureux.

Et les racines profondes, les sources souterraines desquelles jaillit cette sève, ne sont-ce pas ces vingt millions du peuple polonais partagés comme un troupeau entre trois Etats, entre trois « souverains » — rappelant les idées surannées d'un temps où les peuples faisaient la propriété d'un roi?

Un peuple qui compte plus de vingt millions ; un peuple qui produit des œuvres d'art et de science connus et chers à tout le monde civilisé ; un peuple qui a un sentiment si profond de sa nationalité, une tendance si puissante vers l'unité et l'indépendance ; qui, pendant cent ans, secoua plus de dix fois les chaînes lourdes de son esclavage en révolutions sanglantes, et qui continue de lutter dans les limites légales, à chaque moment, sur chaque pied du sol polonais, peut-on demander s'il existe encore ?

La Pologne s'est-elle résignée ? Mais ces révolutions incessantes pendant un siècle, mais cette lutte continuelle sous les deux dominations : russe et prussienne, ne vous donne-t-elle pas une preuve suffisante du contraire ? Ce sont les enfants mêmes qui entrent en lutte pour leurs droits nationaux. N'avons-nous pas vu naguère des enfants d'école refuser les catéchismes allemands ? Ils furent fouettés et martyrisés par le gouvernement prussien, et leurs parents mis en prison et condamnés à des peines draconiennes pour avoir voulu soustraire ces innocents aux fureurs des maîtres d'école et d'inspecteurs d'un Etat militaire. La même chose ne se répéta-t-elle pas en Russie, et le gouvernement russe, plus humain pourtant que le prussien, ne relégua-t-il pas par centaines les écoliers en émeute ?

La Pologne recouvrera-t-elle son indépendance ?

Une nation qui a eu un passé comme celui de la Pologne, qui a pour le présent une vie intérieure aussi intense, peut-elle ne pas tendre à prendre la forme naturelle qui convient à une nation, celle d'un corps politique indépendant ? Cette tendance ne doit-elle pas aboutir un jour au but proposé ? N'est-ce pas là une nécessité pour l'Europe, une obligation imposée par la justice aux peuples civilisés ?

Non, la Pologne ne sera jamais oubliée par ces peuples ; elle ne sera pas délaissée par eux. Les peuples ne souscriront jamais à son anéantissement. L'Europe et la civilisation lui doivent assez pour que les peuples, qui sont plus justes que les gouvernements, puissent la renier.

C'est de la Pologne que s'élança la première foudre qui produisit une brèche irréparable et toujours croissante dans le château fort de la superstition et du despotisme associés. Ce fut

la grande œuvre de Kopernik qui ébranla les fondements, immuables jusqu'alors, d'une conception du monde servant de soutien au règne de l'autorité double, spirituelle et temporelle, et qui, avec la terre, fit avancer les idées. En vain s'efforça-t-on d'étouffer les germes de la science moderne par le bûcher qui engloutit Bruno! en vain extorqua-t-on un désaveu à Galilée! la vérité trouva vers les espaces infinis son chemin qu'avait ouvert Kopernik pour les yeux des mortels, en brisant les sphères cristallines des anciens, en déchirant l'insipide tente céleste d'un Augustin. Les œuvres d'un Képler, d'un Newton, d'un Laplace n'en furent que les conséquences. Et, lorsque ces grandes idées, après avoir parcouru tous les domaines de la science pure, parvinrent jusque dans celui de la vie sociale, pour faire tomber les chaînes des millions, ce fut encore la Pologne qui, une des premières, promulgua les principes de justice politique et d'humanité. Le 3 mai 1791, en devançant la France de quelques mois, elle proclama une constitution fondée sur les principes des Droits de l'homme. Une lutte longue et pénible s'engagea pour la défendre contre les despotes coalisés du Nord, et en 1794, la Pologne, qui combattait déjà au nom des idées républicaines et démocratiques, tombe sous les coups des coalisés qu'elle attire sur soi en sauvant en même temps la France et la liberté dont elle devient le martyr. Ce furent ensuite des combats presque incessants jusqu'en 1815. D'abord, les légions polonaises sous les drapeaux polonais-français; puis, le duché de Varsovie qui lia intimement son existence à celle de la France. Et lorsqu'en 1814, celle-ci tomba en entraînant dans sa chute la Pologne, chaque révolution qui se faisait en Europe au nom des principes de la liberté tendait la main au peuple polonais, qui participa à chacune. Les cris de : « Vive la Pologne! » retentissaient en 1848 aussi bien à Paris qu'à Berlin et à Francfort...

Le progrès futur des sociétés, quelle forme revêtira-t-il? Sera-ce une révolution universelle qui embrasera toutes les nations pour servir d'aurore à une ère nouvelle? Ou bien le progrès pacifique des idées triomphera-t-il de l'égoïsme des classes et des individus, des préjugés des masses pour introduire un ordre nouveau? Nous ne saurions le décider. Dans tous

les cas, si la Pologne a dû au Positivisme le soutien d'une doctrine philosophique et le souffle rafraîchissant d'une idée régénératrice à un des moments les plus pénibles de son existence, elle a à espérer encore plus d'un des principes soutenus noblement par le Positivisme actuel, et, je puis presque le dire, par lui seul. C'est *l'idée de paix perpétuelle, basée sur la justice internationale.*

Le grand rêve des esprits sublimes, depuis des siècles, des rois comme Georges Podibrad et Henri IV, des philosophes comme Kant et J.-J. Rousseau, des écrivains comme Bernardin de Saint-Pierre, ce rêve magnifique d'une paix éternelle entre les nations, ne pourra être réalisé que lorsqu'il sera basé sur un principe de justice, sur le principe que *chaque nation, comme individu dans la grande famille de l'Humanité, petite ou grande, faible ou forte, avancée ou retardée dans les lumières de la civilisation, riche ou pauvre, a un droit à l'existence indépendante, droit égal à celui de toutes les autres nations du monde.* Ce principe d'égalité est généralement admis pour les individus qui forment une société; pourquoi donc le refuserait-on à des nations qui sont les individus de l'Humanité?

La paix, basée sur le *statu quo*, n'est pas seulement une impossibilité, elle serait une ignominie, une consécration des injustices commises dans le cours de l'histoire. *Il n'y a que le vote libre et universel des individus composant un peuple qui peut décider si ce peuple doit faire part d'un corps politique plus complexe, auquel l'attachent les accidents de l'histoire, se fusionner avec un autre Etat plus sympathique pour lui, ou s'ériger en nation indépendante.*

Le principe de justice internationale, basé sur la garantie du choix libre de leurs gouvernements respectifs, pour les groupes nationaux, comme pour les individus, n'est pas seulement une condition indispensable d'une paix durable, mais aussi celle du progrès. Tant qu'il y a oppression et injustice, les germes de guerre ne cessent d'exister. Le gouvernement oppresseur ne se sentant jamais sûr, devra tenir une armée pour étouffer une révolte qu'il craint continuellement. La même armée servira aussi bien pour contester un butin à un



autre oppresseur, que pour mettre la main sur une nation qui, confiante aux promesses attrayantes de paix, se serait désarmée, ou bien pour étouffer les exigences justes de ses concitoyens.

C'est surtout la nation opprimante qui est démoralisée et abaissée par l'injustice à laquelle elle participe. Voilà pourquoi le noble Georges Herveg proclamait, en 1848 : « Pas d'Allemagne libre sans Pologne libre » ; voilà pourquoi le Parlement de Francfort exigeait l'indépendance des provinces polonaises. Voilà pourquoi, récemment encore, deux esprits représentant presque les pôles opposés de la pensée politique en Russie, mais tous deux comprenant bien que l'intérêt de leur nation ne pouvait pas déroger à ceux de la justice et de la loyauté, M. Tschitscherine, un conservateur, et M. Plechanoff, un socialiste, étaient parfaitement d'accord sur le point qu'il est indispensable de rendre l'indépendance aux provinces polonaises annexées à la Russie.

Les idées que nous venons d'esquisser forment une conséquence inévitable de la doctrine positiviste ; elles furent hautement proclamées et maintes fois répétées par ses représentants (1). On comprend aisément toute leur importance pour la Pologne ainsi que pour toutes les nations qui se trouvent dans une situation analogue. Mais leur triomphe, c'est le triomphe de la justice et du progrès. C'est bien assez pour ne pas en douter.

(1) L'idée de justice internationale, pour passer du domaine abstrait des principes généraux dans celui de la vie pratique, pour en devenir l'idée directrice, doit subir une élaboration qui ne peut avoir lieu que par le concours de recherches scientifiques et de l'enseignement. Nous considérons l'Université Nouvelle de Bruxelles, par les idées avancées qu'elle représente, par son indépendance absolue, par son caractère international, comme l'institution la plus propre au développement de cette idée, et en tant que nous connaissons les intentions du comité qui dirige l'Université, l'élargissement du programme dans cette direction entre dans ses intentions. Elle contribuera donc par cela à rapprocher l'Humanité de l'idéal si désiré de paix internationale, comme elle le fait déjà pour celui de la paix sociale, en soumettant dans son Institut des hautes études, à une analyse laborieuse et impartiale, les causes des antagonismes dans la société actuelle et les moyens de les éliminer.



<http://rcin.org.pl>

<http://rcin.org.pl>